3K
1419
27
v.10
no 9
v. 10, no. 9

VERITAS

Le Rosaire

Revue d'ascétique

SOMMAIRE

SEPTEMBRE 1904

GRAVURE :

La "Pieta" *(Michel Ange)*

TEXTE:

Le Bx Jean de Verceil *T.R.P.Boitel, O.P*

La "Pieua" de Michel Ange *R.P. Mortier, O.P.*

La lecture (7me article) Les lectures dangereuses *(suite)* *T.R.P.Hage, O.P.*

Paroles de Saint *(suite et fin)* *R.P.Folghera, O.P.*

Un émigré français au Canada : L'abbé de Calonne *(fin)* *Laure Conan*

La Mission de la Jeunesse Contemporaine (6me article) Préparation intellectuelle : L'art d'écrire *R.P.A. Vuillermet, O.P.*

Chronique Dominicaine — Variété : Pélerinage à Ste-Anne d'Auray *(fin)* *R.P.Perrotin, O.P.*

Bibliographie Défunts Prédications

Vol. X, No 9.

L. P. Morin & Fils

MANUFACTURIERS DE

Portes, Chassis, Jalousies, Moulures, etc., Découpage, Tournage, Embouvetage, Bois de Sciage et de Charpente, Bardeaux, Lattes, Clapboards, etc. Séchoir à Vapeur attaché à l'établissement.

RUE ST-ANTOINE - - ST-HYACINTHE.

L. A. BRETON,

—MARCHAND DE—

THÉ ET CAFÉ

AUSSI :

Vaisselle, Verreries, Ustensiles de Cuisine.

☞ Prix spéciaux aux membres du Clergé et aux Communautés.

Rue Cascades, ST-HYACINTHE

N. P. VIENS,

Marchand au detail de

Fruits domestiques et importes,

EPICERIE GÉNÉRALE, CONFISERIE, LÉGUMES,

Coin des rues Cascades & Mondor

ST-HYACINTHE.

L. N. TRUDEAU,

DENTISTE

No. 102 RUE MONDOR....

ST-HYACINTHE

Dentiers de toutes sortes faits sur commande. Téléphone 279.

PHARMACIE CENTRALE,

COIN DES RUES CASCADES ET MONDOR

—o—

Dépot général de

REMÈDES FRANÇAIS, ANGLAIS ET AMÉRICAINS

Dr E. ST-JACQUES,

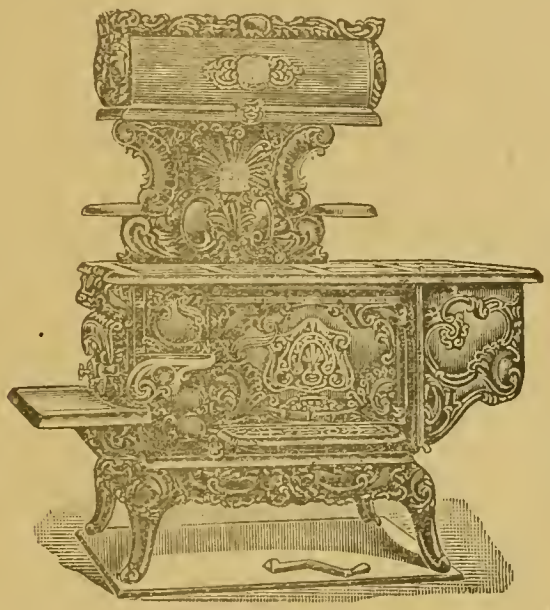
ST-HYACINTHE.

Veuillez signaler ces annonces.

B .B. P. 205. TEL. BELL 28

C.E.BRODEUR, 277 rue Cascade St-Hyacinthe

Ferblanteries ! Vous trouverez toutes sortes de ferblanteries : Bassins pour Fromageries, Moules à Fromage, etc. Tout ouvrage en Fer-blanc, Coppe, Métal, fait sur commande. Couvertures de toutes sortes, Corniches en Tôle, Sky-Light, Ventilation sur nouveau système perfectionné. Plafonds métalliques, etc., etc., etc.



Poêles AU BOIS AU CHARBON
Pour Cuisine, Salon, Chambres, Salle Publique, etc.

Ustensiles de Cuisine, en Fonte et en Granit de tous genres. Une spécialité de grandes dimensions pour l'usage des Grosses Maisons, Hôtels, Collèges, Communautés, Couvents, etc., etc,

Appareils de Chauffage, A L'EAU CHAUDE ET A LA VAPEUR : : : : :

Plomberie en Général, VALVES ET FITTINGS $\frac{1}{8}$ de pouce à 4 pouces : : : :

☞ Attention sérieuse donnée à toute matière par la malle. ☜

Veuillez signaler cette annonce.

BIBLIOGRAPHIE

L'abbé Jos. Saint-Denis—L'encyclique du jubilé 1904, à l'usage des confesseurs du Canada et des Etats-Unis, fascicule 136 pages, 10 c., franco, 12 c., en vente au *Rosaire*.

R. P. H. Rousseau, O. P.—Le Livret du St-Rosaire, 6e édition, 1904, fascicule 64 pages, 5 c., s'adresser au couvent des Dominicains, Notre Dame de Grâce Montréal.

Laure Conan—Madame Elisabeth Seton.

Le mois Littéraire et Pittoresque—Chaque livraison mensuelle : 1 franc. Abonnement : un an 12 fr. (Etranger : 14 fr.), 5 rue Bayard, Paris, France.

Jérusalem—Nouvelle revue, richement illustrée et paraissant le 24 de chaque mois, sur papier de luxe, au prix de 3 francs par an. Elle traitera de toutes les questions relatives à la Terre Sainte.

Un numéro spécimen est envoyé gratuitement sur demande adressée à l'éditeur, 5 rue Bayard, Paris, France.

T. J. BOURGEOIS

Marchand de Poisson

GROS et DÉTAIL -:- -:- -:- TEL. 17

St-Hyacinthe, Que.

Capital souscrit et paye : $115.000

La Cie de Gaz, Electricité et Pouvoir,

DE SAINT-HYACINTHE,

FOURNIT :—Eclairage au Gaz et à l'Electricité, Force Motrice, Accumulateurs, Lampes Incandescentes, Poêles à Gaz, Fers à Repasser, Eventails et Appareils pour Eclairage, etc. ☞Ouvrages de tous genres dans le Gaz et l'Electricité.

Bureau de Direction : P.F.Payan, Président, Eus. Brodeur, Vice-Président, J. C. Désaulels, Secrétaire, Ls. Brousseau, Gérant.

Electriciens : Geo. Pomminville, Jean Fradette.

Téléphone No 32. Bureaux : 110 Rue Cascades, ST-HYACINTHE

Veuillez signaler ces annonces.

LE ROSAIRE

Couvent des DOMINICAINS, ST-HYACINTHE

VOL. X No 9. Septembre 1904. ABONNEMENT { CANADA $1.00 / FRANCE 6 frs

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

LE Bx JEAN DE VERCEIL

Sixième Général de l'Ordre des Frères-Prêcheurs

LA céleste et déjà longue liste des Bienheureux Dominicains s'est enrichie d'un nouveau nom : cette année, pour la première fois sur terre, l'ordre célèbrera la fête du Bx Jean de Verceil. Il naquit entre 1200 et 1205, à Mosso, près de Verceil, en Italie. Après ses premières études, dont l'histoire n'a pas gardé le souvenir, il vint à Paris, à l'école de droit. Il s'y fit remarquer par son intelligence précise à la fois et compréhensive, par son ardeur au travail et par la pureté de ses mœurs. Licencié en droit civil et canonique, il eut bientôt lui-même de nombreux élèves. Tout allait bien lorsque, un beau jour de mardi gras, les écoliers en liesse tombèrent à coups de bâtons et à coups de poings sur le bourgeois, race ennemie. La police intervint, les étudiants furent à leur tour fort malmenés, laissant sur le terrain plusieurs des leurs morts ou blessés. L'Alma Mater s'émut, les cours furent suspendus et les professeurs s'exilèrent en province. Jean retourna en Italie et transporta à Verceil son école, qui, bientôt, regorgea d'auditeurs. La gloire venait à lui et il ne s'en détournait pas, jouissant, en homme supérieur à toute hypocrite flatterie, de la récompense promise et permise à celui qui instruit ses concitoyens. Un moine, cependant, lui faisait une concurrence redoutable. Le Fr. Jourdain de Saxe prêchait à Verceil et fascinait les étudiants. Les meilleurs étaient pris les premiers et venaient, ardents et timides, au Prêcheur qui n'avait pas assez d'habits pour les revêtir. Le croira-t-on ? Jean lui-même fut conquis, il quitta sa chaire, suivit les plus intelligents de ses élè-

ves, et saisi d'une surnaturelle ivresse, il courut se jeter aux pieds de Frère Jourdain, criant : " Je viens de Dieu, je vais à Dieu." " Et bien, lui dit maître Jourdain, puisque vous venez de Dieu, je vous consacre à Dieu," et il lui donna l'habit dominicain. Assigné au couvent de Bologne, il assista, dans la grande joie de son cœur, à la translation des reliques de St-Dominique. Eût-il le pressentiment que lui-même, un jour, renouvellerait avec une plus solennelle ampleur, cette filiale apothéose ? Revenu à Verceil, au bout de quelques mois, il retrouva dans le pauvre petit couvent des Dominicains, sinon la foule de ses élèves, au moins des intelligences plus dignes de la sienne que la cohue vulgaire des universités. Il s'en fit apprécier et aimer, si bien qu'en 1245, il fut nommé Prieur du couvent. Administrateur actif et industrieux, il prépara à ses frères une demeure plus spacieuse, plus régulière, mieux adaptée à leur genre de vie. Il les y avait à peine établis, que les religieux de Bologne l'élurent à leur tour. Quel joie de vivre de nouveau près du tombeau de notre B. Père ! Cependant, Verceil avait été, en réalité, son premier couvent, et il l'aima toujours d'une particulière affection. Il lui laissera ses livres, son bâton de voyage, ses papiers, et, dans les siècles des siècles, Jean Gordella s'appellera Jean de Verceil. Toutefois, Bologne lui fut très hospitalière. La population, aussi bien que les Dominicains, l'accueillirent avec de grandes espérances.. Il ne les démentit pas. Conciliant autant que ferme, en même temps qu'il gouvernait son couvent avec prudence, il traitait avec largeur et succès les plus hautes affaires ecclésiastiques. Chargé par le pape Innocent IV de l'inquisition en Lombardie, il pacifia les esprits, confondit l'erreur, réconcilia les populations avec le pape, sans rien sacrifier des droits de la vérité et de l'Eglise. D'instinct, il était modéré et mettait toute sa finesse diplomatique dans la patience et dans la charité.

Il en donna une nouvelle preuve dans la question des Religieuses dominicaines de Ste-Agnès. En filles aimantes d'un même père, elles ne pouvaient vivre heureuses que sous le gouvernement de leurs frères. Comment, près du tombeau de St-Dominique, rebuter une si persévérante confiance ? Il en remit donc la tutelle à des religieux sérieux et instruits qui s'occupèrent de leurs âmes et con-

trôlèrent leur administration temporelle. Cette bonne entente familiale ne dirimait pas, au fond, une question plus complexe, mais rentrait, semble-t-il, dans l'idée du fondateur qui avait voulu unir dans une même œuvre apostolique, ses fils pour prêcher et ses filles pour prier.

Ce supérieur modèle donnait ainsi de plus en plus sa mesure. Les religieux, charmés et confiants, lui prédisaient des destinées plus brillantes encore, et aussi plus redoutables. La voix du peuple est la voix de Dieu. Le Provincial de Lombardie étant sorti de charge, la majorité des électeurs nomma, à sa place, Jean de Verceil, au chapitre de Navare, 1257. Le nouvel élu ne se pressa pas, ne changea rien, mais écouta, examina, réfléchit, pria, et quand il eut bien reconnu le champ de son administration, il commença la visite canonique de cette province si florissante, et cette longue série de voyages à pied qui ont fait de lui un des plus grands marcheurs devant le Seigneur. Visiter les couvents ne lui suffit pas. Sous son administration bénie de Dieu, les vocations affluaient, les cœurs dévoués et les bourses déliées, aussi. Il se mit donc à bâtir de nouveaux couvents pour recevoir ces jeunes âmes d'élite que la Providence lui envoyait. Chieri, Tortone, Vicence, Camerius, etc., s'élevèrent et se remplirent comme par enchantement de phalanges apostoliques. La science divine, dans toute sa perfection possible, y était comme le second commandement, semblable au premier, et le travail, uni à la prière, la charité fraternelle, faisait de ces noviciats autant de Paradis où les visites du Provincial semblaient des apparitions de Dieu. Jean de Verceil était de ce fameux chapitre de Valenciennes (1259) qui régla pour des siècles, la législation scolaire de l'enseignement dominicain. A son retour, il appliqua sans retard, dans sa province, les ordinations du Chapitre et créa à Milan, le collège général de St-Eustorge, le frère et l'émule de celui de Bologne.

Chaque année, en se retrouvant au Chapitre, les principaux religieux de l'Ordre, parlaient de ce beau mouvement des Lombards. Le nom de Jean de Verceil était sur toutes les lèvres parmi les plus illustres de ce premier âge dominicain qui, déjà, ne les comptait plus. Aussi quand le Bx Humbert de Romans se démit de son généralat au Chapitre de Paris, en 1264, les voix se portèrent sur le

Provincial de Lombardie, seul étonné qu'on pensât à lui. Son humilité ne l'empêcha pas de saisir, d'une main décidée, le gouvernail et l'on s'aperçut sans retard que l'esprit administratif du dernier général ne fléchirait pas dans son successeur.

R. P. Boitel, O. P.

(A suivre)

— o —

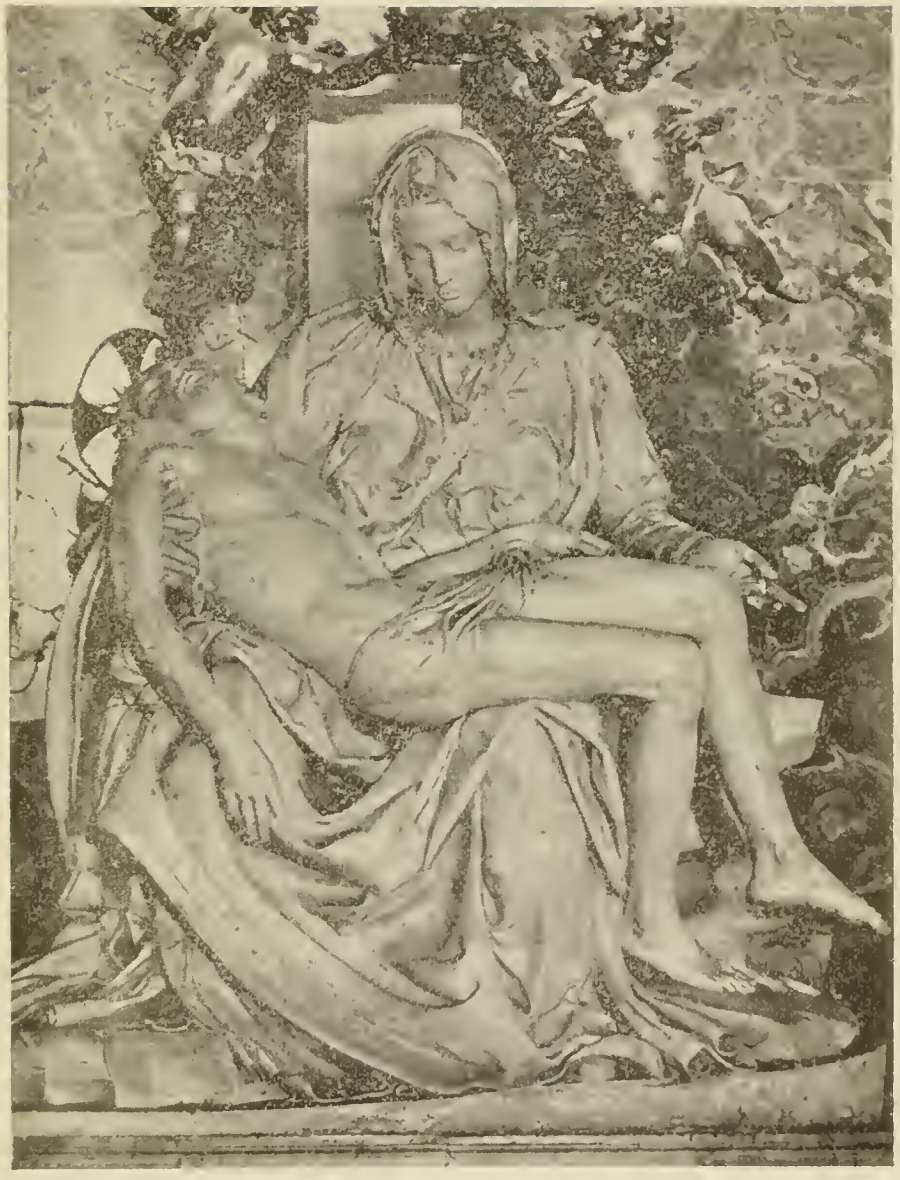
La " Pieta " de Michel-Ange

C'EST la plus jeune d'âge des images de la Vierge et l'unique statue la représentant dans la basilique Vaticane. A Rome, il y a peu de statues en vénération, la dévotion se porte plutôt aux saintes images. Celle-ci est d'origine française et fut faite pour la France.

Sous le pontificat d'Alexandre VI, le roi très chrétien Louis XII avait à Rome, comme ambassadeur, le cardinal Jean de Villiers de la Groslaye, abbé de Saint-Denis. C'était un homme aimant les arts et désireux de laisser dans la ville des papes un souvenir immortel de sa présence. A cette époque, vers l'an 1495, un jeune homme, Florentin de naissance, déjà célèbre dans sa patrie, vint à Rome, en quête de fortune. Michel Ange avait vingt-quatre ans. Le cardinal de la Groslaye lui commanda une *Pieta*, c'est-à-dire une Vierge au pied de la croix, recevant sur ses genoux le corps inanimé de son divin Fils. Il y avait alors en France une ardente dévotion aux douleurs de la Sainte Vierge, et son image se répandait dans toutes les églises. La Bourgogne, en particulier, en a conservé de nombreux souvenirs. Du premier coup, Michel-Ange donna sa mesure. Tel, au sortir du nid, d'un coup d'aile, l'aigle s'élance aux plus sublimes hauteurs.

On ne peut regarder sans admiration ce groupe, dont le sens artistique profondément chrétien se révèle dans tous les détails.

Est-il un corps nu, sans vie, plus douloureusement abandonné, affaissé, que ce corps du Christ, où la plus minutieuse anatomie montre le jeu des veines et des mus-



La "Pieta" (Michel-Ange).

cles ? Il est bien mort. Sa mère le porte sur ses genoux et le soutient sous l'aisselle. Les jambes ploient, raidies par la mort ; le bras droit tombe et s'arrête, accroché dans les plis de la robe de la Vierge : et cependant ce cadavre de marbre a un aspect lumineux : la tête, renversée en arrière, a conservé l'expression d'une douceur infinie ; les yeux sont fermés, mais on dirait que, sous la paupière abaissée, ils veillent dans une mystérieuse attente. Qui donc a reproché à Michel-Ange d'avoir donné à la Mère du Sauveur une trop grande jeunesse ? Non, l'artiste ne s'est pas trompé, cette jeunesse, très réelle, a été voulue, parce qu'elle répond à une idée foncièrement chrétienne.

Marie n'est pas une mère comme les autres mères. Vierge sans tache, elle reste, même dans sa maternité, au-dessus de toutes les infirmités humaines ; elle est la *Mère* comme elle est la *Vierge* : sa jeunesse est éternelle. Ce n'est pas dans le temps que Michel-Ange a saisi cette merveilleuse figure, il l'a rendue telle qu'elle est éternellement, en dehors et au-dessus du temps. Cette statue n'est pas un portrait, c'est un archétype. Aussi sa douleur n'est pas bruyante : cette bouche ne crie point, ces yeux ne pleurent plus, c'est l'immobilité dans la souffrance.

Malgré les critiques que la jalousie suscita autour de cette œuvre qui révélait un puissant génie, la *Pieta* eut le succès d'admiration qu'elle méritait. Le cardinal de la Groslaye, fier et heureux, la fit placer dans la chapelle du roi de France, dite de Sainte Pétronille. Elle était donc propriété française par son origine et par le lieu qu'elle occupait. Un jour que Michel-Ange vint la voir, il trouva devant elle un groupe de pèlerins lombards qui la regardait avec étonnement ; ils se demandaient qui en était l'auteur. L'un d'eux, plus patriote que connaisseur répondit : "C'est notre Gobbo de Milan." Michel-Ange ne dit mot ; mais, la nuit suivante, il grava son nom le long d'une bandelette qui passe sur le corsage de la Vierge.

La Pieta demeura dans la chapelle royale de Pétronille jusqu'à sa démolition. Sous Paul V, elle passa dans la sacristie ; sous Urbain VIII, dans le chœur des chanoines, et finalement, sous Benoit XIV, en 1749, dans la chapelle du Crucifix, la première à droite en entrant dans basilique, où elle est encore aujourd'hui.

R. P. Mortier, O. P.

LA LECTURE

Article Septième : Les lectures dangereuses (*Suite*)

LE danger d'une lecture peut venir tout d'abord, avons-nous dit, du livre lui même qui contient soit une thèse immorale, soit des descriptions réalistes jusqu'à l'immoralité. Ce livre, nous l'avons appelé *absolument* dangereux, en ce sens que par lui-même et indépendamment de toute disposition personnelle au lecteur, il présente un danger réel pour les mœurs. De soi, il tend au mal, et s'il ne le produit pas, ce n'est que par suite d'un accident, dont personne, croyons-nous, ne peut se flatter de bénéficier, hormis ceux qui remplissent, en lisant ces livres, un devoir d'état. Comme ceux-ci seront toujours peu nombreux, il en faut arriver à cette règle générale que le livre *absolument* dangereux doit être écarté avec soin, plus que cela, banni sans pitié.

***

Au livre absolument dangereux, s'oppose le livre *relativement* dangereux. Ce livre n'est pas mauvais en lui-même. La thèse qu'il soutient, sous le voile d'une fiction ou à la lumière des réalités, est une thèse morale, soit d'ordre social, soit même d'ordre religieux. Tel est, dans l'ordre social, l'avant-dernier roman de M. Bourget, l'*Etape*, et tel est, dans l'ordre religieux, son dernier roman, *Un Divorce*. Et cependant, si vraies et si fortes que soient ces œuvres, si réel que soit le bien qu'elles sont appelées à produire dans l'esprit de beaucoup, qui osera soutenir qu'elles peuvent être mises indistinctement entre toutes les mains, sans contrôle ni correction ? Je ne crois pas que M. Bourget lui-même permette à beaucoup de jeunes filles de lire, dans l'*Etape*, le chapitre *Et ne nos inducas*, l'un des mieux analysés pourtant et dont pour ma part j'ai lu et relu les premières pages, comme l'on ferait une lecture spirituelle. De même, dans l'*En Route*, de Huyssmans, il existe un certain tableau de la tentation de Durtal, qui ne saurait être, pour un grand nombre, évo-

cateur de bonnes et chastes pensées. Et à ce propos, je me suis toujours demandé quelle nécessité pousse ces illustres auteurs, sûrs de leur succès et de la faveur publique, à introduire ces quelques malheureuses pages dans une œuvre qui ne perdrait rien à leur élimination et y trouverait l'immense avantage d'une mise en circulation plus facile et plus étendue. N'est-ce pas un inconvénient digne d'attirer l'attention de ces maîtres, que cette prohibition forcée de leurs œuvres pour un grand nombre d'intelligences, et cela uniquement à cause d'un ou de deux chapitres qu'on ne peut, en bonne conscience, placer sous certains regards ? Il n'est pas jusqu'au célèbre *Quo Vadis* qui n'ait eu un reproche à se faire sur ce point, et senti la nécessité de s'adoucir en une édition expurgée pour acquérir le droit de paraître à tous les yeux.

***

Si telles sont mes réflexions au sujet d'œuvres magistrales comme celles que je viens de citer, que dirai-je de tous ces livres qui n'ont pas pour excuse la défense ou la démonstration d'une thèse, et qui, sans attaquer aucun principe ni contenir aucune immoralité, se contentent d'une fiction à la trame plus ou moins habile et au langage plus ou moins sentimental ? Sans doute, il serait injuste de les déclarer mauvais ; on ne peut même pas affirmer que par eux-mêmes ils constituent un danger. Le danger cependant a existé, il n'a été malheureusement que trop réel : des enfants, des jeunes gens, des jeunes filles sont venus vous dire que le trouble de leur âme et l'émotion de leurs sens ont daté de ces sortes de lectures, qu'à partir de cette date quelque chose a été brisé dans leur vie aujourd'hui moins heureuse parce qu'elle est moins pure, qu'en un mot ils regrettent d'avoir voulu, eux aussi, cueillir le fruit défendu sur l'arbre de la science du bien et du mal. D'où est venu ce danger ? Du livre ? Oui, sans doute, pour une part, mais pour une part aussi, et peut-être pour la plus grande, ce danger est venu d'eux-mêmes, d'eux-mêmes qui n'étaient nullement préparés à cette lecture, d'eux-mêmes que l'âge, la condition, le tempérament, la faiblesse morale devaient écarter d'un semblable péril, d'eux-mêmes qui n'ont voulu suivre aucun guide dans ces chemins difficiles du livre et sont allés se jeter dans le précipice et dans la mort.

Je viens de nommer, dans le sujet qui lit, quelques-unes des circonstances ou des dispositions auxquelles il importe de comparer le livre à lire.

Je m'arrête à la circonstance de l'âge.

L'âge le plus critique, au point de vue de la lecture, est pour les hommes celui de l'adolescence. Hélas ! il n'est point dans la vie humaine de phase qui exige une plus incessante surveillance, et il n'en est point dont les parents négligent autant l'éducation et la direction. L'enfant attire par son charme et s'impose par sa faiblesse à une sollicitude de tous les instants. Mais quand il est entré dans cette période de croissance où il peut, où il veut surtout se suffire à lui-même, on le laisse aller ; il joue, sans que l'on s'occupe de lui choisir de bons compagnons de jeux ; il sort, il rentre, il va à l'école ou il flâne, sans avoir d'interrogatoire à subir, ni d'encouragement à entendre, ni de sanction à craindre. "C'est l'âge ingrat," dit-on. Mais de répéter une fois de plus la formule conventionnelle ne suffit pas pour être dispensé de toute action et de toute surveillance.

Or, la surveillance doit particulièrement s'exercer sur les lectures que l'on peut faire à cet âge de l'adolescence, âge que pour le cas présent je resserre entre treize et dix-sept ou dix-huit ans. C'est l'époque de l'éveil, des passions naissantes, des instincts avertisseurs, des curiosités secrètes et des premières fautes. Quel mal peut faire un livre à cette période de transmutation, au cours de laquelle l'enfant sort de l'inconsciente innocence pour entrer dans les luttes de la vertu ! Rien ne sera trop rigoureux ici, et en dehors des livres de classe et des récits de voyages, il sera toujours prudent de ne permettre aucune de ces lectures, dans lesquelles la fiction se mêle à la sensibilité pour les rendre dangereuses.

***

Je retarderais un peu l'âge du danger pour les jeunes filles. La curiosité s'éveille plus tard chez elles, et ne se puise pas aux mêmes sources. Les sens tourmentent l'adolescent ; l'imagination est le grand écueil des jeunes filles, à partir du jour où elles prennent conscience d'elles-mêmes et de leur cœur, jusqu'au jour où, l'épreuve survenant, elles reçoivent des douloureuses réalités de la vie

une expérience qui les frappe jusqu'à parfois les briser. L'éducation de l'imagination, le redressement de ses écarts, la mise au point de ses aspirations, la substitution d'une illusion perdue à une conviction acquise, voilà le but auquel doivent tendre tous ceux qui ont charge d'âme vis-à-vis de la jeune fille. "Et pourtant, a écrit une femme d'élite, en général nous sommes bien mal élevées, ce me semble, et tout contrairement à notre destinée. Nous qui devons tant souffrir, on nous laisse sans force ; on ne cultive que nos nerfs et notre sensibilité, et en plus, la vanité, la religion pour la forme, et sans la faire passer comme direction dans l'esprit" (1). "Plus tard, continue un illustre évêque, ces jeunes existences sont lancées comme des barques sans gouvernail et sans voiles, et elles apprennent par une cruelle expérience les défauts de leur éducation première. La vie se montre à elles avec toutes ses réalités sévères ; chaque année, chaque jour moissonne les fleurs de leur imagination, les images dorées s'assombrissent de plus en plus, et quelquefois avant l'âge mûr, elles ont passé d'un bond rapide de la confiance qui espère tout au désespoir qui n'a plus confiance en rien (2).

On comprendra maintenant la funeste influence que peuvent exercer certaines lectures sur des imaginations de dix-huit ou de vingt ans ! Je veux bien que ces lectures ne leur présentent pas le mal sous sa forme honteuse, car elles rentreraient alors dans la catégorie des lectures mauvaises. Mais n'est-ce donc rien que d'accoutumer ces jeunes lectrices à se nourrir de fiction et à vivre dans l'irréel ? N'est-ce rien que d'exciter leur sensibilité, de peupler leur esprit d'images de bonheur qui ne représentent nullement la réalité de la vie, de troubler leur cœur en le remplissant d'aspirations plus ou moins chimériques, et même d'aller jusqu'à remuer ce fond de concupiscence, que toute chair humaine porte en elle ?

Mères chrétiennes, c'est vous que je prie de méditer sur cette confession de sainte Thérèse, alors qu'âgée d'environ quinze ans elle se laissait aller au charme dangereux de la lecture : "Il me semble que ce que je vais rapporter me nuisit beaucoup, et il me fait quelquefois considérer

(1) Journal de Mlle Guérin, p. 446.
(2) Mgr Landriot.—La femme pieuse.

combien grande est la faute des pères et des mères qui ne prennent pas soin d'empêcher leurs enfants de rien voir qui ne puisse les porter à la vertu. Car ma mère étant telle que je l'ai dit, tant de bonnes qualités que je voyais en elle firent peu d'impression sur mon esprit, lorsque je commençai à devenir raisonnable ; et ce qu'elle avait de défectueux me fit grand tort. Elle prenait plaisir à lire les romans, et ce divertissement ne lui faisait pas tant de mal qu'à moi, car elle ne laissait pas de prendre tout le soin qu'elle devait avoir de sa famille, et peut-être ne le faisait-elle que pour occuper ses enfants.. Mon père le trouvait si mauvais qu'il fallait bien prendre garde qu'il ne s'en aperçut pas. Je m'appliquai donc entièrement à une si dangereuse lecture ; et cette faute causa tant de refroidissement dans mes bons désirs qu'elle m'en fit commettre beaucoup d'autres. Il me semblait qu'il n'y avait point de mal à employer plusieurs heures du jour et de la nuit à une occupation si vaine, sans que mon père le sût, et ma passion pour cela était si grande que je ne trouvais de contentement qu'à lire quelqu'un de ces livres que je n'eusse point encore vu." (1)

Considérez maintenant, mères chrétiennes, qu'il y a loin des romans du XVIe siècle aux romans de nos jours, que s'ils exaltaient faussement l'imagination, ils ne blessaient ni la foi, ni la morale, comme nos tristes productions modernes. A mon tour, je me permettrai de considérer que vos jeunes filles ne sont pas toutes des "Sainte Thérèse," et ensemble n'arriverons-nous pas à conclure que l'arrêt porté par saint François de Sales sur les bals, doit être, avec non moins de rigueur, appliqué aux romans : "Croyez-moi, Philotée, il en est de ceci comme des champignons, les meilleurs ne valent rien.

Fr. J. H. Hage, O. P.

(1) Vie de sainte Thérèse, écrite par elle-même, chap. II.

(A suivre)

—— o ——

PAROLES DE SAINT

(Suite et fin)

Et voici maintenant des paroles qui rendent un autre son, étrange, surnaturel, comme le timbre des trompettes d'argent qui éclatent tout-à-coup dans Saint-Pierre de Rome, aux grands jours. Ces paroles jaillissent de l'âme, mais de sources que Dieu seul alimente et dont lui seul, à son heure, il peut rompre le sceau : paroles de foi absolue qui triomphent de la nature par le miracle, paroles de lumière transcendente qui illuminent l'avenir par la prophétie.

La jolie scène que celle-ci. Un jour que Dominique passait un fleuve dans une barque, le batelier demanda son salaire. "Je suis, répondit Dominique avec une adorable simplicité, un disciple et un serviteur du Christ, je ne porte sur moi ni or ni argent ; Dieu vous payera plus tard le prix de mon passage." Paroles trop spirituelles pour le passeur ; il saisit la chape du moine en disant : "Ou vous laisserez la chape, ou j'aurai mon denier." Dominique lève les yeux au ciel, se recueille, regarde à terre, montre à l'homme une pièce d'argent que la Providence vient de lui envoyer et lui dit : "Mon frère, voilà ce que vous me demandez, prenez-le, et laissez-moi aller en paix."

Dominique se présente un jour à la porte du monastère de Saint-Sixte et demande à la tourière comment se portent les sœurs Théodora, Théadrana et Nympha ; et sur la réponse qu'elles ont la fièvre, il reprend : "Allez les avertir de ma part que je leur ordonne de ne plus avoir la fièvre." L'ordre fut plus efficace que le meilleur remède. A Toulouse, des pèlerins anglais, en route pour Saint-Jacques de Compostelle, traversaient la Garonne dans une barque qui, trop pleine, chavira. Attiré par les cris, Dominique sort de l'église voisine où il était, se jette la face contre terre, les bras en croix, prie pour les pèlerins déjà submergés. Puis, il se relève, se tourne vers le fleuve et dit à voix haute : "Je vous ordonne, au nom du Christ, de venir tous au rivage." Pas un ne manqua à cet appel. Pareil ordre fut donné par le Saint au cadavre du jeune Napoléon qui venait de tomber de cheval et de se tuer.

Dominique arrangea les membres meurtris et disloqués, fit le signe de la croix sur eux, puis, debout, les mains tendus vers le ciel, le corps élevé au-dessus de terre de plus d'une coudée, il cria à voix haute : "O jeune homme Napoléon, je te dis au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, lève-toi." Et comme dans l'Evangile, comme si Jésus lui-même eut parlé, le jeune homme se leva.

Nous aurions encore d'autres traits à raconter et d'autres paroles à citer, mais sermon trop long, ennuie. Un récit pourtant encore, il est court et se rapporte au rôle d'inquisiteur rempli par Saint Dominique. Quelques héritiques furent pris, convaincus d'hérésie, et remis au bras séculier. Dominique regarda l'un d'eux avec un regard qui voyait loin dans l'avenir, et il dit aux officiers : " Mettez celui ci à part, et gardez-vous de le brûler." Puis il dit à l'hérétique : " Je sais, mon fils, qu'il vous faudra du temps, mais qu'enfin vous deviendrez bon et un saint." Vingt ans encore, cet homme demeura dans l'erreur ; enfin, touché de la grâce, il demanda l'habit de Frère-Prêcheur sous lequel il vécut et mourut saintement.

IV

Enfin voici que résonnent, graves, lentes, attendries, les paroles suprêmes. Dominique savait de par Dieu sa mort prochaine ; il avait dit à quelques étudiants de Bologne : " Mes chers amis, vous me voyez maintenant en bonne santé ; mais avant que vienne l'Assomption de Notre-Dame, je serai enlevé de cette vie mortelle."

A la fin du mois de juillet, une fièvre violente se déclara et alla s'aggravant. Il appela les Frères novices et les exhorta avec les paroles les plus douces et le visage le plus joyeux. Il fit venir ensuite douze des plus anciens et des plus graves d'entre les Frères, et fit tout haut la confession de sa vie. Il ajouta : " La miséricorde de Dieu m'a conservé jusqu'à ce jour une chair pure et une virginité sans tache ; si vous désirez la même grâce, évitez tout commerce suspect. Persistez à servir le Seigneur dans la ferveur de l'esprit ; appliquez-vous à soutenir et à étendre cet Ordre, qui n'est que commencé ; soyez stables dans la sainteté, dans l'observance régulière, et croissez

en vertu." Puis un retour sur lui-même lui rappelant un détail propre à l'humilier lui-même et à prémunir les siens, il continua : " Quoique la bonté divine m'ait préservé jusqu'à cette heure de toute souillure, je vous avoue cependant que je n'ai pu échapper à cette imperfection de trouver plus de plaisir à la conversation des jeunes femmes qu'à celle des femmes âgées." Sur quoi, il éprouva comme un remords de cette confidence et dit à Frère Ventura : " Frère, je crois que j'ai péché en parlant publiquement aux Frères de ma virginité, j'aurais dû m'en taire." Enfin, pauvre et saint, il leur fit de vive voix le testament d'un pauvre et d'un saint : "Voici, mes frères bien-aimés, l héritage que je vous laisse comme à mes enfants : ayez la charité, gardez l'humilité, possédez la pauvreté volontaire." Ayant su qu'il était question de sa sépulture, il dit : " A Dieu ne plaise que je sois enseveli ailleurs que sous les pieds de mes Frères." Et voyant ses enfants pleurer autour de lui, il eut pour eux cette parole consolatrice : " Ne pleurez pas, je vous serai plus utile au lieu où je vais que je ne le fus ici." Le moment suprême approchait ; près de quitter les siens, il fit cette prière : " Père saint, j'ai accompli votre volonté, et ceux que vous m'aviez donnés, je les ai conservés et gardés ; maintenant je vous les recommande, conservez-lez et gardez-lez..." Pendant la solennelle recommandation de l'âme, on voyait les lèvres du Saint remuer et suivre les saintes oraisons.. elles firent un dernier mouvement, ses mains se levèrent au ciel, son âme s'envola.

Après les cérémonies funèbres, on mit le corps dans un cercueil et le cercueil dans un caveau creusé sous le pavé dans l'intérieur de l'église.

Or la nuit suivante, un étudiant de Bologne qui n'avait pu assister aux funérailles eut un songe et vit le défunt dans l'église des Prêcheurs et couronné de gloire. Etonné, il lui dit : " N'est-ce pas vous, maître Dominique, qui êtes mort ?" Le saint répondit : " Je ne suis pas mort, mon fils, parce que j'ai un bon maître avec lequel je vis."

Oh ! la belle vie, la belle âme et les belles paroles, toutes parfumées de simplicité et de grâce. Oh ! Saint Dominique, faites que de notre bouche s'échappent aussi de ces paroles-là ; non point par hypocisie et ostentation,

mais par spontanéité et sincérité. Et pour que nos paroles soient saintes, faites que nos cœurs le soient ; que votre âme, au travers de vos paroles, touche nos âmes et qu'à ce sacré contact, elles s'émeuvent, se changent, se modèlent sur la vôtre, deviennent des âmes apostoliques, religieuses, saintes.

R. P. Folghera, O. P.

—— o ——

UN ÉMIGRÉ FRANÇAIS AU CANADA

L'abbé de Calonne

(Suite et fin)

Ce prêtre d'une culture si haute, d'un raffinement si exquis aimait les petits et les humbles et passait volontiers des heures entières à expliquer le catéchisme aux enfants et aux pauvres. Il était vraiment tout à tous, mais il avait une prédilection pour les plus misérables. Chaque jour, il visitait l'hôpital et la prison, laissant dans tous les cœurs la consolation et l'espérance.

M. de Calonne ne voulut jamais rien changer à la façon de vivre qu'il avait adoptée chez les malheureux Acadiens. Sur ce point toutes les représentations furent inutiles. Dans cette âpre voie de la pénitence où il était entré avec tant de courage, l'abbé de Calonne ne se détourna pas, ne se reposa pas, ni ne se ralentit. Au contraire, la vigueur de sa pénitence croissait. A Trois-Rivières, c'est sur le plancher de sa chambre qu'il prenait le peu de repos qu'il s'accordait et une bûche de bois lui tenait lieu d'oreiller. Il jeûnait tout le carême, tout l'Avent, tous les mercredis, vendredis et samedis de l'année, et les jeûnes de cet ancien grand seigneur n'était guère moins rigoureux que les jeûnes des Pères du désert.

Absorbé d'une façon intense par la passion de la sainteté, il écrivait à Mgr Plessis à la fin de l'année 1808 : " Je ne vois plus que cette éternité qui n'est composée ni d'années ni de moments, quand on en est si près, il faut la considérer du calvaire et monter même sur la croix."

Cet athlète de la pénitence n'arriva pourtant jamais à maîtriser parfaitement sa nature de feu. Mais les vivacités qui lui échappaient, l'abbé de Calonne les réparait toujours par des actes d'humilité. L'un de ces actes donnera l'idée des autres.

Après la guerre de 1812, la misère était grande chez nous. M. de Calonne ne pouvait voir souffrir sans soulager. Si ruiné qu'il fut, il achetait du grain qu'il faisait moudre et distribuait aux plus nécessiteux. L'un de ses marguilliers qui avait sa confiance, en abusa pour lui survendre son blé. M. de Calonne l'apprit et le dimanche suivant fit venir le coupable à la sacristie et lui demanda l'explication de sa conduite. Interdit et confus, le marguillier ne trouvant rien à dire, se retirait à reculons. L'abbé le retint entre la porte et le mur et ne le lâcha qu'après avoir soulage son indignation par la plus véhémente des réprimandes. Il se prépara ensuite à dire la messe, mais après l'*Asperges*, au lieu de revêtir la chasuble, il se dirigea vers le banc-d'œuvre, s'agenouilla devant le marguillier et lui demanda pardon. Le pauvre homme, plus mort que vif, put à grand'peine faire signe qu'il pardonnait, et on dit que dans l'église, tout le monde pleurait.

L'abbé de Calonne a été chez nous l'ardent apôtre de la dévotion au Sacré-Cœur. Pour l'entendre parler de l'amour de Jésus-Christ on accourait de très loin, la place de l'église ne suffisait plus aux voitures et l'on en voyait de longues files jusqu'à la chapelle des Ursulines.

S'il eut suivi son attrait, l'abbé de Calonne aurait passé les jours et les nuits prosterné devant le Saint-Sacrement. A l'âge de soixante-dix-neuf ans, il ajouta trois heures d'oraison aux quatre heures qu'il faisait journellement depuis quinze ans.

Il écrivait pourtant : "Je deviens très paresseux à mesure que je deviens vieux, ce qui est contre toute raison ; car c'est lorsqu'on est le plus près du but qu'on doit redoubler le pas et marcher plus gaiement."

A l'automne (1822), on s'aperçut que le vénérable vieillard s'affaiblissait beaucoup. On espérait pourtant qu'il pourrait prêcher la retraite du Séminaire et M. Rambault vint l'en prier au commencement d'octobre, mais M. de Calonne lui déclara qu'il s'en sentait incapable. C'est

le 10 octobre qu'il célébra la messe pour la dernière fois. Il le fit avec une si ardente ferveur qu'il semblait revenu aux beaux jours de la jeunesse.

Encore qu'il touchât à quatre-vingts ans, les médecins espéraient conserver sa précieuse vie, mais lui paraissait avoir eu révélation de sa fin prochaine: "Songez à aimer Dieu, disait-il aux religieuses qui s'ingéniaient à le soulager, et ne vous donnez pas tant de mal pour ma misérable carcasse qui n'est que pourriture et corruption et qui sera bientôt la pâture des vers."

Il se soutenait à peine, mais recevait avec la plus touchante bonté tous ceux qui voulaient lui dire adieu et recevoir sa bénédiction.

Le 14 octobre, il demanda le Saint Viatique et quand le son de la cloche lui annonça l'approche du Saint Sacrement, son visage flétri par les austérités et la souffrance s'illumina. Transporté d'amour, il s'élança de son fauteuil, ouvrit les bras, et, tout rayonnant du feu divin qui l'embrâsait, marcha à la rencontre de son adoré Sauveur et voulut se prosterner, mais la force lui manqua et il s'affaissa contre terre. Il fallut le relever, mais sa foi intense lui fit encore trouver la force de s'agenouiller. "Ce n'était plus un mourant, mais un séraphin," disait les témoins de cette scène digne du pinceau d'un grand maître.

L'abbé de Calonne emporta d'immenses regrets et autour de son corps il y eut une affluence énorme. Chacun voulait le voir, le toucher, le revoir encore. L'expression de la physionomie était si belle qu'il fallait un effort pour en détacher le regard.

LAURE CONAN.

—— o ——

La Mission de la Jeunesse Contemporaine

(Article sixième)

Préparation intellectuelle.—L'art d'écrire.

APPRENDRE pour apprendre est une satisfaction stérile ; la vraie sagesse consiste à tirer profit de son instruction, *à savoir plus pour aimer mieux*, et à placer toujours au premier rang la charité divine qui est le joyau de la terre et du ciel." Ces paroles de Saint Bonaventure nous montrent le but que nous ne devons jamais perdre de vue dans tous nos travaux. Si nous nous efforçons d'acquérir des idées, ce n'est pas pour en jouir comme des égoïstes, mais pour en vivre nous-mêmes et ensuite pour les communiquer à nos semblables.

Comment pouvons-nous répandre dans le monde les saines idées qui devront le renouveler ? De deux manières : par la plume et par la parole. Il faut donc, et c'est le complément essentiel de notre préparation intellectuelle, il faut apprendre à écrire et à parler.

I.—L'art d'écrire

Aujourd'hui personne ne conteste la puissance de la presse, pour le bien et pour le mal. "Vous connaissez les temps présents, disait le Pape Léon XIII ; d'un côté, les hommes sont animés *d'une avidité insatiable de lire ;* de l'autre, un torrent de mauvais écrits se répand en toute licence ; et c'est à peine si l'on peut évaluer quels ravages il en résulte pour l'honnêteté des mœurs, quel détriment en est produit pour l'intégrité de la religion." (1)

Un devoir impérieux s'impose à tous ceux qui rêvent d'apostolat. A la mauvaise presse il faut opposer la bonne. "Puisque les ennemis du nom chrétien ont coutume d'employer la presse quotidienne à corrompre les esprits, disait encore l'immortel Pontife, il faut que les catholiques comprennent qu'il importe que la défense ne soit pas, sur ce terrain, inférieure à l'attaque. Au nombre des moyens les

---

(1) Encyl. aux évêques du Portugal, 14 sept. 1886.

plus aptes à défendre la religion, il n'en est pas, à Notre sens, de plus efficace et *de plus approprié à l'époque actuelle* que celui qui consiste à répondre aux écrits par des écrits et à confondre ainsi les artifices des ennemis de la foi " (1). " Les méchants abusent des journaux pour la diffusion des mauvaises doctrines et la dépravation des mœurs, estimez de votre devoir d'user des mêmes moyens : *eux, indignement, pour la destruction, vous, saintement, pour l'édification* (2).

Est-ce que les catholiques usent de cette puissance comme ils le devraient ? Sans doute nous devons reconnaître que de louables efforts ont été faits en ce sens. Depuis longtemps déjà, de vieux et infatigables lutteurs se sont consacrés à cette œuvre sainte de l'apostolat par la presse. Mais combien leur nombre est petit parmi l'immense armée des journalistes. Ecoutez la plainte que ce lamentable état de chose arrachait à l'âme clairvoyante de Léon XIII. " C'est vraiment pénible de voir les bons négliger des armes qui, maniées par les impies avec un charme trompeur, préparent la ruine déplorable de la foi et des mœurs. *Il faut donc que les styles s'aiguisent, que la verve littéraire se déploie pour que le mensonge cède le pas à la vérité et que la voie de la droite raison et de la justice se fasse peu à peu accepter des esprits prévenus* " (3).

" Il sera assurément très utile, dit ailleurs le Pape, que des hommes instruits et pieux se consacrent à des publications quotidiennes ou périodiques ; les erreurs étant ainsi peu à peu et graduellement dissipées, la vérité se répandra, les âmes engourdies se réveilleront, et la foi qu'elles cultivent en elles-mêmes pour leur salut, elles se mettront à la professer publiquement et à la défendre avec vaillance. Il faut que les laïques d'élite qui aiment l'Eglise, notre Mère commune, et qui, par leurs paroles ou leurs écrits, peuvent utilement soutenir les droits de la religion catholique, multiplient leurs travaux pour sa défense " (4).

---

(1) Lettre à l'archevêque de Vienne, 30 août 1883.
(2) Lettre aux évêques du Pérou, 1er mai 1884.
(3) Lettre apost. aux évêques du Brésil, 18 sept. 1899.
(4) Encyl. Nobilissima Gallorum Gens, 8 février 1884.

L'apostolat par la presse, livre ou journal, est donc une chose nécessaire, à notre époque. Nous devons donc nous préparer à exercer dignement cet apostolat. Comment ? *En apprenant à écrire*, afin de pouvoir livrer au public le fruit de nos labeurs.

***

L'objet premier de tous nos efforts est de parvenir à écrire *correctement*. Pour cela étudions les règles de ce qu'on a appellé " l'art d'écrire. "Nous n'insistons pas sur ce point. Ceci est affaire de Rhétorique.

Après la correction, la première qualité de notre style doit *être la clarté*. C'est le mérite de la langue française de pouvoir dire les choses clairement. Prenons garde de tomber dans le travers de certains écrivains qui afin de passer pour profonds penseurs s'efforcent d'être obscurs. Ils sont au désespoir lorsque le lecteur les comprend sans effort, et n'est pas obligé de recommencer trois fois une même phrase pour en saisir le sens. Nos grands auteurs n'avaient pas peur de rendre simplement leur pensée. Imitons-les. Alors on nous comprendra ; et c'est pour être compris qu'on doit écrire. Vous acquerrez cette clarté en écrivant beaucoup. " La plume est un scalpel qui dissèque les pensées. C'est seulement quand on écrit ce qu'on voit intérieurement qu'on parvient à distinguer nettement tout ce qu'il y a dans une conception et à s'en donner la claire objectivité. Alors on se comprend soi-même et l'on peut se faire comprendre des autres."

Ne manquez pas non plus de travailler à donner de l'élégance à votre style. " Il faut savoir écrire, disait le P. Gratry. Je dirais qu'il vous faut avoir du style, si ce mot n'avait deux sens, dont l'un, le vulgaire, est pitoyable. Dans ce dernier sens il serait bon de dire : pas de style ! comme on dit : pas de zèle ! Le meilleur style en ce sens est de n'en point avoir. Ce style, on le voit assez sert à déguiser la pensée en son absence : vêtement toujours un peu de mauvais goût qui, en tout cas et pour cela seul qu'il est vêtement, nous empêche d'arriver à la sublime et saisissante nudité du vrai.

Mais si vous entendez le style dans le sens de ce très beau mot : le style, c'est l'homme, le style alors c'est aussi

l'éloquence, quand toutefois on la définit avec un maître habile : L'éloquence n'est que l'âme mise en dehors." (1)

Nous ne perdrons jamais de vue que le style n'est qu'un vêtement de la pensée et que par conséquent nous ne devons jamais lui sacrifiar l'idée. Surtout, soyons nous-mêmes, toujours. Ne nous mettons pas à la remorque de tous les écrivains en vogue. Il est des débutants dont tous les efforts tendent à mouler aussi parfaitement que possible, leurs phrases sur celles d'autrui. J'ai connu un étudiant qu'on pouvait rendre heureux en lui disant qu'il avait un style à la Brunetière. Le naïf, il mesurait ses périodes sur celles de cet illustre académicien. Même nombre d'incidentes, même nombre de mots, c'était pour lui l'idéal. Et alors qu'arrive-t-il ? Ils cessent d'être eux-mêmes. " Une pensée étrangère s'installe à la place de leur propre pensée. Ils finissent par n'être plus qu'un écho. Chez eux, plus d'initiative, plus de mouvement spontané, plus de résonnance personnelle ; ils n'entrent en branle, ils ne vibrent que sous l'impulsion d'autrui. Au lieu de s'écouter eux-mêmes, ils prêtent l'oreille à tout bruit qui passe pour le recueillir et le répercuter d'une manière inconsciente. Si aucun souffle ne passe, ces âmes inertes demeurent sans voix et sans harmonie." (2)

Retenons ces vers de M. Rostand qui font écho aux vers devenus classiques d'Alfred de Musset :

> N'écrire jamais rien qui de soi ne sortit,
> Et modeste d'ailleurs, se dire : Mon petit,
> Sois satisfait des fleurs, des fruits, même des feuilles,
> Si c'est dans ton jardin à toi que tu les cueilles (3).

***

Mais que faut-il écrire ? Telle est la question que plus d'un jeune se pose. Tout simplement ce que vous avez dans le cœur et dans l'esprit. Car écrire, suivant le mot de Lamartine, n'est pas autre chose que produire au dehors un langage qui s'entend, qui se parle, qui retentit dans l'âme humaine, l'écho vivant des sentiments intimes, la mélodie de nos pensées.

---

(1) Les sources, page 15.
(2) Horizons intellectuels – de Castegens.
(3) Cyrano de Bergerac, acte II, scène 8e.

Vous aimez votre pays, dites-le ; vous en connaissez l'histoire glorieuse, racontez-la ; vous avez passé de longues heures à vivre par la pensée avec ses héros, faites-nous part des sentiments éprouvés par votre âme au contact de ces grandes âmes ; votre cœur plein d'ardeur et d'enthousiasme trouve qu'on ne marche pas assez vite dans les sentiers du bien, parlez-nous de l'idéal qui vous tourmente et que vous voudriez voir réalisé ; vous constatez des abus, ne craignez pas de les signaler à la vindicte publique ; Dieu a-t-il donné des ailes à votre âme, a-t-il mis une lyre dans votre cœur, chantez, nous lirons vos vers avec joie et bonheur.

Vous aurez de la difficulté à extérioriser ces sentiments de votre âme, à rendre telle qu'elle est votre pensée, souvent vos pages vous paraîtront bien loin de l'idéal entrevu. Faut-il vous décourager et crier à l'impossible. Non, cette impuissance n'est pas le fait propre de la jeunesse. A tout âge, on étouffe dans la vie littéraire, de ce qu'on ne peut dire ni écrire (1). N'est ce pas ce sentiment plein d'une mélancolique tristesse que l'on retrouve dans cette page du Raphaël de Lamartine ;

" Raphaël improvisait quelquefois, le soir, sous les pins de la villa de Pamphili, en présence du soleil couchant et des ossements de Rome épars dans la plaine, des stances qui me faisait pleurer. Mais il n'écrivait rien.

—Raphaël, lui disais-je, pourquoi n'écris-tu pas ?

—Bah ! me disait-il, est-ce que le vent écrit ce qu'il chante dans ces feuilles sonores sur nos têtes ? Est-ce que la mer écrit les gémissements de ses grèves ? Rien n'est beau de ce qui est écrit. Ce qu'il y a de plus divin dans le cœur de l'homme n'en sort jamais. L'instrument est de chair, la note est de feu. Qu'y veux-tu faire ? Entre ce qu'on sent et ce qu'on exprime, ajoutait-il avec tristesse, il y a la même distance qu'entre l'âme et les vingt-quatre lettres de l'alphabet, c'est-à-dire l'infini. Veux-tu rendre sur une flûte de roseau l'harmonie des sphères ?"

Ne vous rebutez donc jamais. Un premier essai ne vous convient-il pas, recommencez jusqu'à ce que vous approchiez de la réalité entrevue. Bien souvent, pour ne pas dire toujours vous serez obligé de faire cet aveu que je trouve sous la plume d'un poëte contemporain.

(1) De Goncourt, Journal.

"Quand je vous livre mon poème,
Mon cœur ne le reconnait plus :
Le meilleur demeure en moi-même,
Mes vrais vers ne seront pas lus." (1)

***

Vous allez donc essayer d'écrire. Mais à qui allez-vous confier vos premières productions. A vos amis, me répondrez-vous ? C'est fort bien. Ils vous jugeront, vous critiqueront et vous approuveront. Vous ne devrez pas vous restreindre à ce petit cercle, ni surtout garder pour vous seul tout ce que le hasard de l'inspiration vous fera écrire. Il faut avec prudence, modération, modestie, travailler pour le public. Donnez quelques petits articles aux revues et aux journaux. La plus gracieuse hospitalité vous sera offerte. A part quelques grincheux, assez rares d'ailleurs, on aime à encourager les débutants. Certains journaux mêmes vous réservent une place à part, avec ce titre significatif "Coin des Jeunes."

Si je vous exhorte à affronter de bonne heure la publicité, c'est à cause des grands avantages que vous en retirerez.

Pour braver les premiers chocs de l'opinion en lui livrant sa pensée par la presse, il faut une certaine audace qu'on ne retrouve pas dans un âge un peu plus avancé.

Qui tarde trop à écrire n'écrira jamais.

Du reste, tout art ne se perfectionne que lentement et par l'exercice. Il faut se résoudre à commencer par l'imperfection, et mieux vaut ne pas trop retarder les inévitables gaucheries du début puisqu'on ne peut s'en corriger qu'en s'y exposant. C'est un peu l'avis de tous ceux qui écrivent, qu'on ne voit bien les défauts et les incorrections de son style, les lacunes dans la pensée et le raisonnement que lorsqu'on est imprimé.

Dans la jeunesse, on a besoin de stimulant au travail. Or, l'un des plus efficaces est l'engagement que l'on a en quelque sorte contracté avec le public quand on a pris part à la lutte intellectuelle, quand on a jeté dans la mêlée quelque idée qui aura été plus ou moins critiquée ou approuvée, et que l'on sera comme obligé de défendre ou de corriger, d'éclaircir ou de développer (2).

---

(1) Sully-Prud'homme, Stances et poèmes.

(2) Le bonheur d'être jeune, Revue le Rosaire, octobre et novembre. 1903.

N'est-ce pas imprudent, nous dira-t-on, de pousser les jeunes gens dans cette voie. Ne vaudrait-il pas mieux leur conseiller de passer de longues années dans le silence et d'attendre la pleine maturité pour prendre part aux luttes de la presse. La jeunesse, c'est l'inexpérience même, et ce qui lui convient, ce n'est pas de parler et d'écrire, mais d'écouter pour s'instruire.

Nous savons très bien que les ouvrages de la jeunesse parviennent rarement à la postérité, et nous n'avons pas oublié encore ces paroles du poète :

"Tout établissement vient tard et dure peu."

Nous savons aussi que la modestie est la vertu qui nous convient. La modestie consiste à rester à sa place, à ne pas chercher toutes les occasions de se signaler à l'attention publique. Mais autre chose est se produire et autre chose produire. Evidemment nous avons à nous mettre en garde contre certains défauts, contre l'exagération dans les opinions, contre cette disposition à dogmatiser sur tout, à imposer ses manières de voir, et à donner ses jugements comme infaillibles. Parcequ'il y a des écueils sur la route, faut-il rester à tout jamais immobile. A tout prendre "mieux vaut une activité un peu aventureuse qu'une sagesse sans initiative qui tourne souvent à l'impuissance raisonneuse ; mieux vaut le jeune homme qui, à l'occasion, se lève et dit : Allons ! et va, que le sage qui, après de longues délibérations dit : il faudrait aller et ne se met jamais en chemin."

Apprenons donc à manier la plume, afin de pouvoir combattre les doctrines perverses et répandre dans l'âme du peuple, par le moyen de la presse, les saines maximes de l'Evangile. Ceci s'adresse à tous, car tous un jour ou l'autre nous pouvons être appelés à prendre part aux affaires publiques. Cette recommandation est particulièrement importante pour les jeunes gens qui étudient le droit ou se destinent aux carrières qui tiennent le plus aux lettres et qui par leur situation même sont souvent amenés à collaborer aux journaux et les diriger.

"Apprenons à écrire, non pour la gloire, non pour l'immortalité, mais pour Jésus-Christ." C'est là notre ambition. Guidés par elle nous saurons éviter tous les écueils et vaincre toutes les difficultés.

Fr. A. Vuillermet, O. P.

CHRONIQUE DOMINICAINE

La fête de S. Dominique à St-Hyacinthe

La mémoire de notre Bienheureux Père a été pieusement honorée, le 4 août, dans notre couvent de Saint-Hyacinthe. Selon la tradition bientôt sept fois séculaire, les Frères Mineurs s'unirent aux Frères Prêcheurs, partageant les mêmes prières et présidant aux offices de toute la journée. Sa Grandeur Mgr l'Evêque de St-Hyacinthe, malgré un état de santé qui demande certains ménagements, sut trouver dans son cœur et dans son attachement à notre Ordre la force d'assister à notre fête de famille. Les fidèles, préparés par un Triduum solennel, vinrent prier en grand nombre et avec ferveur devant les Reliques du Saint Patriarche. Le soir surtout, il y avait foule pour assister aux Complies et entendre le panégyrique, qui fut donné par le T. R. P. Hage, prieur du couvent. Il parla du don de la parole, de ce charisme que la théologie désigne sous le nom de *gratia sermonis*, lequel a pour cause l'Esprit de Dieu, *manifestatio Spiritus*, et pour but, l'utilité de l'Eglise, *ad utilitatem*. Il montra comment saint Dominique fut attentif à ne jamais laisser sa parole s'écarter du principe et dévier du but, en se soumettant d'une part aux inspirations de l'Esprit et en apportant d'autre part à la cause de l'Eglise le plus parfait détachement et le plus généreux dévouement. Après le sermon, il y eut un beau salut du Très-Saint-Sacrement dans le temple inondé de lumière et embaumé d'encens, la première se faisait fervente et avec le soliste tous les cœurs répétaient la touchante antienne, qui a si bien inspiré Gounod :

O sublime espérance laissée par toi
A ceux qui pleuraient à ton heure dernière,
Lorsque tu promis qu'après ta mort
Tu serais utile à tes Frères !
Accomplis, ô Père, ce que tu as dit,
En nous aidant de tes prières.

Lewiston

Fête de St-Dominique.—La fête de Saint Dominique a été célébrée dimanche dernier à notre église avec toute la solennité que permet le culte catholique. Favorisé par une température délicieuse, la Garde d'honneur et les membres de l'Association St-Dominique précédés de leur fanfare se rendirent en corps à l'église où ils occupèrent des sièges réservés.

La messe a été chantée par le R. P. Bacon, directeur de l'Association, assisté des RR. PP. Hébert et Fouchère comme diacre et sous-diacre. Le sermon prêché par le R. P. Noël que nous avions le plaisir d'entendre pour la première fois à la messe depuis son arrivée au milieu de nous a été l'un des plus édifiants et des plus impressionnants que nous ayons encore entendus sur le grand saint dont il fit le portrait et retraça la vie et les œuvres en un langage véritablement admirable. A l'orgue le grand chœur exécuta avec beaucoup de brio la messe du second ton harmonisée et accompagnée d'instruments de cuivre. La fanfare rendit aussi de très jolis morceaux durant l'office qui fut en réalité d'une solennité inusitée. (*Messager de Lewiston*).

Sœurs Dominicaines.—Dix Révérendes Sœurs Dominicaines venant de France, sont arrivés à Lewiston. Elles vont prendre la direction des écoles paroissiales, assistées par d'autres sœurs dominicaines de langue anglaise.

Le Jubilé

Voici que le Jubilé est ouvert dans la plupart de nos diocèses. On sait que S. S. le Pape Pie X nous offre cette grande faveur spirituelle comme don de joyeux avénement et à l'occasion du cinquantenaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception. Ne serait-ce pas une excellente manière d'honorer le privilège marial que d'ériger la confrérie du Saint-Rosaire dans les paroisses où elle n'existe pas encore, et de renouveler la ferveur des fidèles en cette dévotion dans les paroisses qui possèdent la Confrérie.

A cet effet, nous nous permettrons d'avertir MM. les Curés que le Nouveau Maître-Général de l'ordre a désigné

notre couvent de St Hyacinthe pour l'envoi de tous les diplômes et pouvoirs relatifs au Rosaire. Nous leur demandons aussi de ne pas attendre au dernier moment pour faire appel au ministère des Religieux en cette période du Jubilé. En prévenant un peu à l'avance, ils nous permettront de satisfaire toutes les invitations et seront eux-mêmes les premiers satisfaits. Enfin, pourquoi plusieurs curés de paroisses limitrophes ne s'entendraient-ils pas entre eux pour demander un missionnaire qui se rendrait successivement dans chacune de ces paroisses ? Les frais de voyage seraient ainsi diminués, et partant, les charges de MM. les Curés.

Tiers-Ordre Dominicain

Dimanche 7 août, la paroisse de Saint Dominique de Bagot était en fête, elle célébrait la solennité de son glorieux patron. Ce qui a donné à cette fête un éclat inaccoutumé, c'est la fondation du Tiers-Ordre de Saint Dominique. Depuis longtemps le zélé pasteur qui dirige cette religieuse paroisse le désirait. Ses vœux, grâce au dévoûment de quelques tertiaires, ont pu se réaliser. A l'office des vêpres, après une allocution du R. P. Vuillermet sur les avantages du Tiers-Ordre, ont eu lieu les prises d'habits des nouvelles tertiaires.

Pleines de ferveur, ces nouvelles filles de Saint Dominique veulent augmenter leur nombre. Bientôt elles pourront former une Fraternité.

Commission d'Etudes

Le chapitre général de la Quercia a institué une Commission permanente de sept membres pour les Etudes. La commission compte un Belge, un Italien, un Hollandais, un Anglo-Saxon, un Allemand et deux Français. Les deux français sont : le T. R. P. A. Gardeil, régent des Etudes de la Province Dominicaine de France, et le T. R. P. M. J. Lagrange, régent des Etudes au collège de Jérusalem, directeur de l'Ecole Biblique.

***

VARIÉTÉ

Un pélerinage à Sainte Anne d'Auray

(Suite et fin)

Je n'en finirais pas si je voulais passer en revue toutes les beautés que renferme la basilique. Ce lieu béni que Sainte Anne a choisi pour être le siège de son domaine est vraiment unique au monde par la variété de ses charmes et l'abondance de ses grands souvenirs. Je monte au sommet de la tour ! quel panorama splendide ! quelle immensité d'horizon j'ai sous les yeux. Que vois-je ? Dans le lointain, l'océan, le golfe armoricain avec sa ciselure, la délicate orfèvrerie de ses rivages, l'égrènement harmonieux de ses îles et les châtoyantes nuances de ses eaux ; le château de Succinio où naquit Arthur de Richemont, connétable de France qui fut au XVe siècle avec Jeanne D'Arc le Libérateur de la France ; Carnac avec ses célèbres dolmens et ses mystèrieux alignements de menhirs ; Locmariaquer qui garde précieusement le roi des monuments druidiques ; Pluneret avec sa curieuse tour dentelée et dont l'humble cimetière possède la tombe de Mgr de Ségur ; la ville d'Auray qui me rappelle la fameuse bataille où périt Charles de Blois ; la Chartreuse avec son Champ des Martyrs et son monument funéraire qui renferme les ossements des émigrés français débarqués à Quiberon et fusillés par Hoche sur le plateau d'Auray ; puis à un kilomètre de Sainte Anne, face à la basilique, le monument du Comte de Chambord : sa statue en bronze est placée sur un magnifique piédestal en granit, il fléchit le genou, près de lui se trouve une couronne, et les mains jointes dans l'attitude de la prière, le regard levé vers le ciel, il semble redire cette belle parole qu'il prononça un jour : " Je ne monterai sur le trône de France que lorsque la France sera redevenue chrétienne."

Mais pourquoi interroger ainsi tous les points de l'horizon pour découvrir des souvenirs ? N'y en a-t-il pas, ici, tout près de moi, sous mes pieds, et de bien plus glorieux, puisqu'ils sont l'éclosion sublime, la manifestation éclatante du surnaturel ? Il a une histoire ce sanctuaire béni :

il raconte l'origine, la restauration, le développement toujours grandissant à travers les siècles du culte de Ste-Anne. N'est-ce point ici que dès les premiers siècles de l'ère chrétienne prit naissance le culte de l'aïeule du Christ ? Ce coin de terre fut appelé lui-même du nom de Ker-Anna (village d'Anne). A la fin du VIIe siècle, la petite chapelle qui lui avait été dédiée fut détruite, mais le souvenir en resta et le culte de la Bonne Mère ne disparut jamais de l'âme populaire. Au XVIIe siècle, Ste-Anne apparaît trois ou quatre fois à un pieux laboureur nommé Yves Nicolazie, lui demandant de rebâtir sa chapelle et de rétablir son culte en ce lieu. Et c'est ici, dans un champ appelé le Bocenno que le bon laboureur découvrit en 1623 la statue de celle qu'il appelait sa "bonne maîtresse" ; pour abriter la précieuse relique il construit une chapelle en genêts, le bruit de ce grand évènement se répand, les pèlerins affluent et le 26 juillet 1625, que voit-on au petit village de Keranna ? Une foule immense de plus trente mille personnes, acclamant la Bonne Mère. La direction du pèlerinage est confiée à des Carmes et avec eux le culte de Ste-Anne prend un développement extraordinaire. A la cour du roi de France même on s'émeut, on tressaille de joie au récit des grands événements qui se passent en Bretagne ; Anne d'Autriche qui depuis longtemps demandait au Ciel un fils est exaucée, Louis XIII en reconnaissance accorde aux Carmes pour le nouveau sanctuaire une relique de notre Sainte apportée de Jérusalem par un croisé en 1232 et pour honorer davantage sa patronne, la Reine obtient l'établissement d'une confrérie qui est érigée solennellement en 1641 par Mgr de Ronnadec et en tête de laquelle s'inscrivent : le Dauphin, futur Louis XIV, Henriette d'Angleterre, Henriette-Anne duchesse d'Orléans... Pie IX a élevé cette pieuse association au rang d'Archiconfrérie en 1872 et à la suite de Mgr Bécel évêque de Vannes plus de 30,000 noms sont venus s'ajouter au sien dans ce livre d'or... Et non seulement le nom de Ste-Anne résonne à la cour de France et d'un bout à l'autre du royaume, mais les personnages les plus illustres tiennent à honneur de venir eux-mêmes s'agenouiller dans son sanctuaire d'Auray : c'est l'illustre pénitent breton Pierre de Kériolet qui vint vivre et mourir à Ste-Anne même et dont les restes sont

précieusement conservés avec ceux du bon Nicolazic, c'est Henriette de France, reine d'Angleterre, c'est la mère du duc de Valois, la Grande Dauphine, Marie Leczinska, M. Olier, Mlle de Francheville, la bonne Annelle ; en 1823, la duchesse d'Angoulème vient honorer Ste-Anne de sa visite, et en 1828 la duchesse de Berry ; puis enfin, plus près de nous — plusieurs se le rappellent encore — Ste-Anne a eu l'honneur insigne de recevoir l'Empereur Napoléon III accompagné par l'Impératrice Eugénie, le Maréchal de Mac-Mahon alors président de la République, un illustre exilé : Mgr Mermillod, le héros de Patay, l'admirable et vaillant général de Sonis.

Terre de souvenirs doux et glorieux, Ste-Anne est aussi pour la catholique Bretagne comme le boulevard de la foi et le sanctuaire de l'espérance. Depuis sa restauration, le culte de Ste-Anne, a traversé, dans le cours des trois derniers siècles, des crises bien douloureuses. La Révolution qui n'épargna rien : ni le trône, ni l'autel et qui aurait voulu voir disparaître jusqu'au dernier vestige de la foi catholique, s'attaqua à ce sanctuaire, les Carmes furent chassés brutalement, la chapelle profanée et dépouillée, la statue miraculeuse brûlée par une bande de sauvages sur une place de Vannes ; mais la Révolution — comme d'ailleurs toutes les tempêtes de la terre — passe et le lendemain le culte de Ste-Anne prend un nouvel essor, et l'espérance renaît dans tous les cœurs. Les pélerins un moment arrêtés reviennent et la modeste chapelle beaucoup trop étroite demande à être remplacée par un monument plus grandiose. Le bon Nicolazic aurait voulu dans l'élan spontané de son amour pour sa "bonne maîtresse" lui bâtir une église "grande comme une cathédrale". Son désir allait enfin se réaliser et Mgr Bécel à qui l'histoire a justement décerné le nom "d'évêque de Ste-Anne" commença en 1866 la construction de la basilique actuelle qui fut consacrée en 1877. Quant à la piété des Bretons envers leur Bonne Mère elle n'a jamais faibli un seul instant ; au contraire, elle redoubla aux heures de tristesse : pendant les sombres jours de 1870, le sanctuaire ne désemplit pas, les jeunes gens qui vont partir viennent y puiser cette énergie virile qui atteindra les hauteurs du sublime pendant la Commune et sur le champ de bataille de Loi-

gny, les mères et les épouses viennent prier et pleurer pour la patrie endeuillée et au lendemain de nos malheurs, on les voit revenir à Ste-Anne ces enfants de la Bretagne dont l'âme fut si grande et si courageuse, ils n'ont pas oublié celle qui les a protégés au milieu des balles et des obus prussiens.

Le 28 mars 1871, voici venir les Zouaves pontificaux; le lundi de Pâques de la même année, ce sont des soldats de toutes armes ; le 26 juillet, c'est le général de Cathelineau avec son état-major, c'est le général de Charrette, le général de Sonis... Ste-Anne les avait protégés, ils viennent la remercier. Après la guerre, c'est la persécution qui recommence avec un redoublement d'astuce et d'hypocrisie. Tous les regards aussitôt se portent vers Ste-Anne, vers elle qui est la patronne de la Bretagne et à l'appel de l'évêque de Vannes, 30,000 hommes se trouvent réunis le lendemain à la Scala Sancta, jurant de rester toujours fidèles, à Dieu et à la Bonne Mère Ste-Anne ! Mais la tempête continue de sévir ! Un cri retentit à travers la Bretagne entière, lugubre, terrifiant, soulevant dans tout le pays une indignation universelle qui devient cette fois de la colère : " On va fermer la basilique Ste-Anne ! " Ce ne fut qu'une menace ! devant ce mouvement sublime de la foi bretonne toujours vivante, devant ce grondement terrible des Bretons indignés et résolus à défendre par la force leur Patronne Bien-aimée, le gouvernement recula. Le sanctuaire de Ste-Anne est toujours ouvert, les pélerins ne cessent d'y venir prier par milliers. En Bretagne chacun semble avoir à cœur de justifier le mot du poète parlant de notre patronne :

C'est notre Mère à tous ; mort ou vivant, dit-on,
A Ste-Anne, une fois, doit aller tout Breton.

R. P. PERROTIN, O. P.

Fall-River.

—— o ——

PRÉDICATIONS

Couvent de St-Hyacinthe :

Rimouski, Grand-Séminaire, 23 août au 1er sept ..... R. P. Toutain
id Petit Séminaire, 7 au 11 sept ..... R. P. Vuillermet
St-Hyacinthe, Collège, 14 au 18 sept ..... T. R. P. Hage
Québec, Petit-Séminaire, 21 au 25 sept ..... T. R. P. Hage
Tiers-Ordre, le 8 ..... T. R. P. Hage
Œuvre des Tabernacles, le 7 sept ..... R. P. Gonthier
St-Blaise, Jubilé, 4 au 11 sept ..... R. P. Germain
St-Damase, Jubilé, 18 au 21 ..... R. P. Doyon
St-Lambert, Jubilé, 11 au 18 sept ..... R. P. Toutain
St-Mathias, Jubilé, 25 au 28 sept ..... R. P. Vuillermet
Richelieu, Jubilé, 29 sept. au 2 oct ..... R. P. Vuillermet
St-Basile, Jubilé, 25 sept. au 2 oct ..... R. P. Doyon
Lachine, Jubilé, 25 sept. au 2 oct ..... R. P. Couture
St-Laurent, Ile d'Orléans, le 11 ..... R. P. Coté
Fitchburg Retraites, 18 sept. au 9 oct ..... R. P. Coté
St-Hyacinthe, visite pastorale, 6 au 18 ..... R. P. Couture

Ottawa :

Billing's Bridge, Ont., le 28 août ..... R. P. Miville
Embrun, Ont., le 28 août ..... R. P. Lamarre
Montréal, Mile-End, retraite aux Dames, 11 au 18 sept. .. R. P. Amoudru
" " retraite aux enfants, 19 au 22. .... R. P. Amoudru
S. André Avellin, 4 au 11 ..... T. R. P. Harpin
Ottawa, réunion du Tiers-Ordre, le 9 ..... R. P. Granger
Papineauville, 18 au 25 ..... T. R. P. Harpin
Montréal, SS. de la Miséricorde, retraites du 30 août au 24 sept. R. P. Rouleau
St-Albert de Prescott, du 25 sept. au 2 oct. ..... R. P. Rouleau
Dickinson's Landing, les dimanches.. ..... R. P. de Lamothe

— o —

DÉFUNTS DE L'ŒUVRE DU NOVICIAT

M. Calixte Gagné, l'Islet.
M. Alexis Desaulniers, Ste-Hélène ..... Messe le 25 août
M. Joseph Beaulieu, l'Islet ..... Messe le 30 juillet
M. Dieudonné Thibault, St-Denis, Kam. ..... Messe le 29 juillet
Mme P. Lamson ..... Messe le 24 juillet
M. Ferdinand Gagnon, St-Michel de Bell ..... Messe le 22 juillet
M. John Jastremski, Baton Rouge.. ..... Messe le 23 juillet
Mme François J. Farreau, Nouv. Orléans ..... Messe le 10 août
Mme R. Lavoie, St-Hyacinthe.. ..... Messe le 10 août
M. Joseph Fortin, Montréal ..... Messe le 13 août
Mme Frank Leitenberg, La Nouv.-Orléans ..... Messe le 17 août
Mlle Domithile Patenaude, Longueuil. ..... messe le 22 août

R. I. P.

La Cie d Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

—o—

Importateurs de VINS DE MESSE, HUILES D'OLIVES, CIERGES, CHANDELLES, SOUCHES en cire décorée, VEILLEUSES et AUTRES FOURNITURES spéciales pour le Clergé et les Communautés Religieuses.

BUREAU ET ENTREPOTS DE DOUANE :

242-246 Rue St-Paul, - MONTREAL

La Cie d'Eau Minérale de St-Hyacinthe

Propriétaire du célèbre **PHILUDOR.**

SPECIALITÉS CHEZ.....

Z. PAQUET,

167-169-171 RUE ST-JOSEPH, St-Roch,

QUEBEC.

SAY noir, gros et fin.	MERINOS blanc, crême et noir.
SAY blanc crême.	SERGE blanche, crême et noire.
ETOFFES pour voiles.	BUNTING blanc, crême et noir.
SOIERIES de toutes couleurs.	CACHEMIRE blanc, crême et noir.

Prix spéciaux et assortiment général pour communautés.

LEONARD FRERES

MARCHANDS DE POISSON,

24 et 26 rue des Enfants Trouvés (Foundling)

PRÈS DE LA DOUANE, **MONTREAL, Que.**

Toutes sortes de Poissons Frais, Salés et Fumés

—TOUJOURS EN MAINS—

Boite Postale 639 **Telephone Bell 1207 Main**

L. A. GUERTIN

— MAGASIN DE —

Chaussures et Valises

Place du Marché, ST-HYACINTHE.

Veuillez signaler ces annonces.

M. O. DAVID & CIE,

Marchands-Tailleurs

84 et 86 rue St-Simon, St. Hyacinthe.

GRAND ASSORTIMENT DE

HARDES FAITES

Habillements Faits sur commande à court avis. Choix complet de Tweeds, Serges, Draps, etc. Chapeaux et Casquettes, Mercerie, etc.

PAGNUELO FRERES,

EPICIERS (Gros et Détail)

141 et 143 Rue Cascades, St-Hyacinthe, Que.

Epiceries, Provisions, Vins et Liqueurs, Verreries, Quincailleries, Fruits, Confiseries, Cigares, etc.

RAYMOND & FRERE,

MAGASIN GENERAL

EN GROS ET EN DÉTAIL

St-Hyacinthe.

Ferronneries de Tablettes, Fer en Barre, Acier à Ressorts et à Limes, Essieux, Ressorts, Charbon, Bois pour voitures, Plâtre, Ciment, Fil de Fer à clôture, Vitres, Huiles, Vernis, etc., etc. Poêles à Fourneau et à Cuisine.

Epiceries, Vins et Liqueurs, steak complet.

. . . *SPECIALEMENT RECOMMANDÉ* . . .

POUR MALADES ET INVALIDES

LE BRANDY Ph. Richard

En vente partout . Agents au Canada.

LAPORTE, MARTIN & CIE,

MONTREAL.

Veuillez signaler nos annonces.

EAU
de
Melisse des Carmes
BOYER
Seul Successeur du Carmes

PARIS — 14, Rue de l'Abbaye. — PARIS

Souveraine contre le Choléra, la Dysenterie, les Maux d'Estomac; — d'un prompt secours contre l'Apoplexie, Évanouissements, Malaises, etc.

REFUSER les CONTREFAÇONS

DEPOT GENERAL POUR LE CANADA
ROYER ROUGIER Frères, Montréal

Exiger la Signature de
Boyer

DÉTAIL DANS TOUTES LES PHARMACIES

TISSUS SPECIAUX

— POUR —

Communautes Religieuses

MÉRINOS, SAYS,
DRAP DE SÉDAN,
VOILÉS, TOILES, Etc.

Importation directe des Premières Manufactures Françaises.
Envoi d'Echantillons sur demande.

ROUGIER FRERES,

Compagnie incorporée.

No 9 Place des Vosges, PARIS. | **1597 Rue Notre-Dame MONTREAL.**

Veuillez signaler cette annonce.

BANQUE "EASTERN TOWNSHIPS"

Capital : $3,000,000.

Réserve : $1,450,000

Bureau Chef :
SHERBROOKE

Wm. Farwell, Président.,
J. MacKinnon, Gér-Gén.,
S. F. Morey, Inspecteur.

SUCCURSALES ;

Montréal, (Centre)	Montréal, (East)	Montréal, (West)	Waterloo, Qué.
Rock Island,	Cowansville,	Coaticook,	Richmond, "
Granby,	Bedford,	Huntingdon,	Magog, "
Ormstown,	Windsor Mills,	Sutton,	St-Jean, "
Farnham,	Danville,	St Joseph, B.	West Shefford
St Gab de Bran.	Grand Forks, B. C.	Phœnix, B. C.	Winnipeg, Man.

ST-HYACINTHE, QUE., J. Laframboise, Gérant.

S. BOURGEOIS & CIE

Place du Marché, St-Hyacinthe.

EPICERIES, PROVISIONS, FERRONNERIES, QUINCAILLERIES,
VINS, LIQUEURS, PEINTURES, HUILES,
POÊLES, CHAUX, PLATRE,
ETC, ETC.

A. BLONDIN & CIE,

PLOMBIERS SANITAIRES,

ST-HYACINTHE, P. Q.

Fournaises à l'Eau Chaude et à la Vapeur.
Gaz, Bains, Water-Closets, etc., etc.

SPÉCIALITÉS :

Églises, Presbytères et Communautés Religieuses.

Veuillez signaler ces annonces.